BIOGRAPHIE SCIENTIFIQUE DU Dr GUÉPIN

DE NANTES

LE

DOCTEUR GUÉPIN

OCULISTE

PHILOSOPHE, HISTORIEN

ANALYSE DE SES TRAVAUX

PAR

LE Dr MOTAIS

DOCTEUR EN MÉDECINE DE LA FACULTÉ DE PARIS
CHEF DES TRAVAUX ANATOMIQUES
A L'ÉCOLE PRÉPARATOIRE DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE D'ANGERS
OFFICIER D'ACADÉMIE
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'OPHTHALMOLOGIE

Le produit de la vente de cette brochure sera versé à la souscription pour la statue du docteur Guépin. — Prix : 1 franc.

PARIS
LIBRAIRIE ADRIEN DELAHAYE & EMILE LECROSNIER
LIBRAIRES-ÉDITEURS
24, PLACE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 24

1885

BIOGRAPHIE SCIENTIFIQUE DU Dr GUÉPIN (DE NANTES)

LE DOCTEUR GUÉPIN

OCULISTE, PHILOSOPHE, HISTORIEN

ANALYSE DE SES TRAVAUX

Le produit de la vente de cette brochure sera versé à la souscription pour la statue du docteur Guépin.

ANGERS, IMP. BURDIN ET Cie, RUE GARNIER, 4.

BIOGRAPHIE SCIENTIFIQUE DU Dr GUÉPIN

DE NANTES

LE

DOCTEUR GUÉPIN

OCULISTE

PHILOSOPHE, HISTORIEN

ANALYSE DE SES TRAVAUX

PAR

LE Dr MOTAIS

DOCTEUR EN MÉDECINE DE LA FACULTÉ DE PARIS
CHEF DES TRAVAUX ANATOMIQUES
A L'ÉCOLE PRÉPARATOIRE DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE D'ANGERS
OFFICIER D'ACADÉMIE
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'OPHTHALMOLOGIE



PARIS
LIBRAIRIE ADRIEN DELAHAYE & EMILE LECROSNIER
LIBRAIRES-ÉDITEURS
24, PLACE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 24

1885

AVANT-PROPOS

Le docteur Guépin fut une de ces organisations complètes et puissantes qu'il est toujours rare de rencontrer.

Homme politique d'une constante fermeté dans ses opinions et sa conduite, philosophe aux idées aussi précises qu'élevées, historien érudit et séduisant, homme de bien poussant le dévouement jusqu'à l'abnégation, savant distingué et praticien très répandu, tels sont les principaux traits sous lesquels nous apparaît cette figure remarquable.

D'autres ont rendu hommage aux qualités de l'homme politique et de l'homme privé[1] ; seule, sa carrière scientifique, la plus importante cependant et la plus féconde, est restée jusqu'ici dans l'ombre.

Ce n'est pas sans hésitation que nous essayons de combler cette lacune, et peut-être aurions-nous reculé devant une semblable tâche si nous n'avions trouvé près de nous le meilleur des encouragements ; Mme veuve Guépin, en nous faisant l'honneur de nous entretenir fréquemment du docteur Guépin dont elle porte si noblement le nom, a bien voulu nous soutenir de ses conseils, nous communiquer ses notes et ses impressions personnelles, et nous engager particulièrement à publier cette biographie au moment où la ville de Nantes se prépare à élever une statue au docteur Guépin.

Nous devons aussi à plusieurs personnes, notamment à Mme veuve Girault-Lesourd, intime amie de Mme Guépin et du docteur, des notes, lettres ou documents intéressants.

1. Biographies politiques par M. Monprofit, M. Gallery des Granges et Mrs Lowell Putnam.

MM. les docteurs Guyesse et Besnard de Paris, van Duysch, de Gand, rédacteur des *Annales d'oculistique*, Teillais de Nantes ont eu l'obligeance de nous venir en aide principalement dans les recherches bibliographiques. M. le docteur Warlomont a mis gracieusement à notre disposition la collection des *Annales d'oculistique* qui renferment la plupart des travaux ophthalmologiques du docteur Guépin.

Que tous ceux qui ont bien voulu nous prêter leur concours nous permettent de leur offrir nos remerciements les plus sincères.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Ange Guépin est né à Pontivy (Morbihan) le 30 août 1805. Il fit ses études avec succès au collège de Pontivy et se présenta, à dix-neuf ans, (1824) aux examens de l'École polytechnique. Ses épreuves furent remarquables ; mais le nom de son père, Victor Guépin, l'un des chefs des fédérés de l'Ouest en 1790 et député pendant les Cent jours, suffit pour le faire rayer de la liste des candidats.

Cette exclusion inqualifiable eut cependant un résultat heureux pour le jeune Guépin en le déterminant à changer de direction et à embrasser la carrière médicale, celle qui convenait le mieux à la nature de son esprit et à ses généreuses tendances.

Il ne tarda pas à se distinguer dans ses nouvelles études et devint le préparateur d'Orfila. Le maître vénéré le traita toujours avec une bienveillance paternelle. Guépin se lia également avec un grand nombre d'hommes illustres dans les sciences, les lettres et la politique. Ses relations avec Grégoire Bordillon, d'Angers, datent de cette époque.

En 1828, il obtint le premier prix de chimie au concours de la Faculté de Paris et le diplôme de docteur. Il n'avait pas encore vingt-quatre ans. Son ambition n'était pas grande ; il écrivait à son ami Émile Souvestre : « Le comble de mes vœux serait de m'établir dans une petite ville de Bretagne et là, tout en vivant un peu pour moi, de m'employer au bonheur, au bien-être des autres et de répandre parmi eux les connaissances que j'acquiers chaque jour ici. »

Dans cette même année, le Maire de Nantes, M. Louis Lé-

vesque, organisait des cours populaires au lycée de cette ville. Il proposa au lauréat de la Faculté de Paris, de se charger du cours de chimie et d'économie industrielle. Le docteur Guépin accepta et se fixa définitivement à Nantes.

Nous n'avons pu retrouver le manuscrit du cours de Guépin qui ne fut pas imprimé. Mais d'après plusieurs analyses, nous savons que les débuts du jeune professeur furent très remarqués. Non content d'exposer les données ordinaires de la chimie appliquée, il s'éleva jusqu'à la philosophie de cette science et présenta, pour la première fois, ses idées sur l'organisation générale du monde physique et du monde moral, qu'il développa plus tard dans la *Philosophie du* XIXe *siècle*.

En 1830, le docteur Guépin fut nommé professeur de chimie à l'École de médecine de Nantes ; en 1832, chirurgien suppléant des hospices.

En 1830, il commença à se livrer exclusivement à la pratique de l'ophthalmologie. Cette détermination prit un rôle trop important dans sa vie pour que nous ne nous y arrêtions pas un instant.

« J'ai commencé, dit-il, à m'occuper d'ophthalmologie pendant que j'étais étudiant. Plus tard, lorsque que je fus reçu docteur en médecine, mon vieil ami, le docteur Martel, de Pontivy, eut l'obligeance de me faire pratiquer sous ses yeux quelques graves opérations de chirurgie et neuf cataractes par abaissement. Arrivé à Nantes en septembre 1828, je n'ai réellement commencé à m'occuper spécialement d'oculistique qu'en 1830 [1]. »

Le docteur Guépin donne les raisons suivantes de sa *spécialisation* scientifique [2].

« Il y a toujours eu, il y aura toujours des spécialités... A toutes les époques de prospérité scientifique, l'on a vu s'établir dans les études graves, cette division du travail qui assure le succès...

1. *Annales d'oculistique*, tome XXXV, p. 6.
2. *De l'organisation des spécialités. Etudes d'oculistique*, pages 1 et suivantes.

« Quoique l'on puisse dire, les dictatures médicales et chirurgicales disparaissent de jour en jour pour faire place aux spécialités. L'Allemagne a ses médecins accoucheurs et ses médecins oculistes. L'Angleterre a créé les infirmeries consacrées aux maladies des yeux et la France, malgré son adoration pour l'unité, sous quelque forme qu'elle se présente, subit peu à peu, par la force des choses, la division du travail médical, pour la théorie comme pour la pratique. Civiale rappelle la lithotritie, Ricord les maladies vénériennes ; Guérin, Duval et d'autres l'orthopédie ; Cazenave les maladies de la peau ; Moreau les accouchements. Si Velpeau, Bérard jeune, l'héritier par concours de la chaire de Sanson, si Rognetta s'occupent beaucoup d'oculistique, tout en se livrant au reste de la chirurgie, nous trouvons Sichel, Desmarres, Szolkaski, Caffe, Bourgeot Saint-Hilaire, Caron du Villards, Bernard-Duval d'Argentan et d'autres qui en font leur étude spéciale. »

Le docteur Guépin donna, dans la suite, par sa pratique et par ses travaux, la plus éclatante démonstration de l'utilité des spécialisations et prouva, mieux que tout autre, qu'au lieu de rester superficiel en beaucoup de points par la dispersion des études sur l'immense étendue de la littérature médicale, il est préférable d'acquérir une science approfondie, une grande expérience, une réelle habileté opératoire en concentrant ses efforts sur une seule partie de la médecine.

Trois ou quatre ans après ses débuts, vers 1834, sa réputation d'oculiste prenait déjà une certaine extension comme il le constate en ces termes. « De 1835 à 1840, si nous sommes bien informé, le nombre des opérations graves des yeux à Nantes a donné une moyenne de trente à trente-cinq ; nous avons commencé en 1832 à figurer dans ce chiffre pour quelque chose. En 1834, nous avons pratiqué dix-sept opérations de cataracte et quatre de pupille artificielle et soigné environ cinq cents maladies d'yeux. »

En 1850, la moyenne de ses malades dépassait, chaque année, 1800 ; la progression s'accentua jusqu'à sa mort.

Le docteur Guépin fonda, l'un des premiers, en 1841, un dispensaire pour les maladies des yeux.

Trois ans après, en 1844, il publiait dans les *Études d'oculistique*[1] les lignes suivantes : « Si la moyenne des opérations graves des yeux a triplé à Nantes depuis trois ans, et si, dans le chiffre actuel, nous figurons pour près des huit dixièmes, quoique simple adjoint aux hospices, à quoi l'attribuer, si ce n'est à l'institution de notre dispensaire? Il y a donc des besoins qui réclament aujourd'hui le secours de l'art et qui se taisaient autrefois. Notre dispensaire rend donc d'utiles services et c'est une source abondante d'études soit pour nous, soit pour nos élèves. Pourquoi de semblables institutions ne seraient-elles pas généralisées?...

« Pourquoi à Nantes et dans les grandes villes de France n'y aurait-il pas des consultations publiques et gratuites pour les diverses maladies mais particulièrement pour les maladies des yeux, dans les hospices? L'administration des hospices doit considérer les intérêts de la science et les devoirs d'humanité qu'elle doit accomplir[2]. »

Nous analyserons plus loin les travaux d'ophthalmologie du docteur Guépin. Disons quelques mots du médecin lui-même dans l'exercice professionnel et de ses rapports avec les malades.

L'honorabilité professionnelle ne fut jamais portée plus haut. Des relations courtoises ou bienveillantes avec les autres médecins; un remarquable talent de clinicien et d'opérateur allié à la plus entière bonne foi et à beaucoup de modestie dans l'appréciation de ses cures et de ses travaux; une conduite toujours digne et loyale dans l'exercice professionnel

1. P. 12.

2. *Loc. citato. De l'organisation des spécialités.* Le vœu du docteur Guépin est accompli dans toutes les villes importantes d'Europe et d'Amérique. Les facultés de médecine de France ont des chaires spéciales d'ophthalmologie. Beaucoup de villes de France, entre autres, Nantes et Tours ont un service spécial d'ophthalmologie à l'Hôtel-Dieu. Nous avons rédigé nous-même un projet d'organisation semblable à l'Hôtel-Dieu d'Angers. Des considérations auxquelles les intérêts de la science et de l'humanité sont totalement étrangers ont empêché jusqu'ici la réalisation de ce projet.

faisaient du docteur Guépin l'une des personnalités médicales les plus respectées. L'estime de ce savant à la fois si simple et si grand s'imposait à tous, même à ses plus ardents adversaires politiques, qui ne furent jamais ses ennemis.

Vis-à-vis de ses malades, son ascendant était extraordinaire. D'un abord un peu brusque, ses interrogations rapides, indispensables dans une consultation nombreuse pour couper court aux interminables histoires de certains malades, le ton de sa voix un peu élevé auraient pu inspirer quelque crainte si son regard n'avait pas été là, trahissant la bonté la plus absolue, la bonté qui dominait tout son être.

Le docteur Guépin, en effet, était bon avant tout; nous dirions volontiers que ses autres qualités n'étaient que secondaires; que chez lui le savant, le philosophe, l'homme politique n'avaient d'autre raison d'être que le bien à faire et les services à rendre. Il accueillait à son cabinet de pauvres gens de la Bretagne, de la Vendée, etc., les logeait souvent, les soignait à ses frais et leur donnait la somme nécessaire pour retourner dans leur pays. Il arrivait que ces libéralités, trop lourdes pour sa modeste fortune, étaient quelquefois mal placées; il en convient lui-même avec bonhomie.

« Je dois le dire pour les jeunes médecins qui seraient tentés de suivre mon exemple : je n'ai jamais eu, en agissant ainsi vis-à-vis des indigents, d'autre pensée que l'amour de l'art et le besoin de venir en aide à de grandes souffrances. *Mais j'ai été rudement exploité*. Je ne saurais énumérer le nombre des malades aisés qui, de la fin de 1840 à 1850, me sont venus avec des recommandations quasi-officielles qui les représentaient dans un dénuement mensonger [1]. »

Malgré ces mécomptes, il était incorrigible et se prodiguait de toutes façons. Il est vrai qu'il y trouvait la récompense la

1. Le Dr Guépin se plaisait à raconter l'anecdote suivante : Un riche propriétaire lui amena son fermier atteint de la cataracte, en réclamant pour lui des soins gratuits. Soit, dit le docteur; votre fermier est pauvre; pendant plusieurs mois ce brave homme ne pourra guère travailler, je le soignerai gratuitement, je n'y mets qu'une condition : de votre côté, vous lui remettrez une année de fermage. Le propriétaire s'y refusa obstinément, et le docteur... céda.

plus douce pour lui. Toute la population de l'Ouest s'inclinait devant son nom et l'entourait d'une respectueuse affection. Les témoignages de cette popularité se firent jour avec une énergie singulière au moment de sa mort.

De 1830 à 1850, le docteur Guépin professa la chimie à l'Ecole de médecine de Nantes. En 1850, il fut cité devant le Conseil d'instruction publique. On accusait ses idées philosophiques et ses opinions libérales. Après un interrogatoire de pure forme la condamnation, écrite d'avance, fut prononcée et le docteur Guépin destitué.

« J'avais à l'Ecole de médecine, écrivait-il à ce sujet, la chaire n° 1 et j'étais inamovible. Abolie par la loi, la confiscation existe cependant à mon égard pour la propriété que j'avais conquise par mon travail, pour ma chaire de haut enseignement. »

Il suffit de dénoncer une telle mesure, injustifiable à tous les points de vue. Quiconque a lu les ouvrages du docteur Guépin reconnaîtra qu'ils sont inspirés par les intentions les plus pures ; alors même qu'il se trompe, ses illusions sont toujours généreuses et partent d'un noble cœur. L'ingérence de la politique dans les questions scientifiques est déplorable dans tous les cas ; elle devient odieuse en face d'un homme du caractère et de la valeur de Guépin.

En 1832, le docteur Guépin publia les *Essais historiques sur les progrès de la ville de Nantes,* et la *Statistique des canaux de Bretagne*.

En 1833, il prit l'initiative du premier congrès scientifique de France, et réussit à organiser à Nantes la *Réunion de l'Ouest*. Cette initiative ayant été attribuée à tort à M. de Caumont, le docteur Guépin proteste dans la note suivante :

« Dans le n° 3 des *Annales d'oculistique*, M. le docteur Pétrequin attribue à M. de Caumont le mérite, si c'en est un, d'avoir le premier songé à former en France les Congrès scientifiques analogues à ceux du pays d'outre-Rhin. Je me dois de relever cette erreur de notre confrère de Lyon, non

point dans un but individuel, mais pour des motifs qu'il vous sera bientôt facile d'apprécier.

« Le premier congrès scientifique qui se soit réuni en France a eu lieu, sur ma proposition, à Nantes, et les procès-verbaux étaient déjà publiés lorsque M. de Caumont nous adressa ses lettres de convocation pour le Congrès de Caen. Vous citer, comme en ayant fait partie, M. Billant, ex sous-secrétaire d'Etat, M. Carnot, député de Paris, M. Cellier, de Blois, avocat à Paris, M. Bordillon, d'Angers et bon nombre de médecins et d'artistes, c'est assez vous dire que nous voulions dans ce congrès et surtout dans ceux qui leur succéderaient, mettre à l'ordre du jour toutes les questions dont notre civilisation moderne se préoccupe à si juste titre [1]. »

Les congrès sont aujourd'hui fort nombreux en France, et leur influence sur le mouvement scientifique de notre époque est incontestable. *Il est important de constater que non seulement la première idée de ces réunions mais leur première réalisation sont dues au docteur Guépin.*

D'ailleurs, son esprit d'initiative ne s'est pas arrêté là; en 1842, il écrivait à ses collaborateurs des *Annales d'oculistique* pour leur proposer de réclamer la formation d'une section ophthalmologique au congrès scientifique de Strasbourg [2]. Tous ses collègues se rallièrent à sa proposition.

Il publia, en 1834, une *lettre à Ribes sur divers sujets de médecine et de chirurgie ;*

En 1836 un *Voyage de Nantes à Indret* et un ouvrage de statistique en collaboration avec le docteur Bonnamy : *Nantes au* XIXe *siècle.*

En 1839, il fit paraître l'*Histoire de Nantes.*

La *Philosophie du socialisme*, terminée depuis deux ans, ne fut imprimée qu'en 1850. En 1854, parut la *Philosophie du* XIXe *siècle.*

1. *Annales d'oculistique*, tome VI, p. 239.
2. Rendez-vous donné aux ophtalmologues en septembre prochain, au congrès scientifique de Strasbourg.

Pendant cette période, le docteur Guépin publia un grand nombre d'articles sur l'ophthalmologie. La plupart de ces mémoires parurent dans les *Annales d'oculistique* [1]. De plus, il publia, en brochures séparées : *Mémoire sur la pupille artificielle*, 1842; *Études d'oculistique*, 1844; *Nouvelles études théoriques et cliniques sur les maladies des yeux;* l'*Œil et la vision*, 1857.

Il collaborait en outre à une foule de journaux ou de revues scientifiques, à la *Vie humaine*, à la *Revue philosophique et religieuse*, à la *France pittoresque*, au *Dictionnaire de Bretagne*, d'Ogée, etc.

Il ajoutait à ces occupations multiples le titre de membre correspondant de la plupart des académies et sociétés savantes de France et de l'étranger et les fonctions de médecin des douanes, d'oculiste des salles d'asile, de membre du conseil de salubrité de Nantes, etc. [2].

La période la plus féconde de la vie de Guépin s'étend de 1840 à 1860. Nous venons d'énumérer une partie de ses ouvrages dont plusieurs sont considérables [3]. Sa clientèle devient une des plus nombreuses de cette époque. Enfin ses relations très étendues l'obligeaient à une correspondance active avec des personnages, pour la plupart célèbres.

Signalons encore un essai littéraire. Le docteur Guépin avait commencé un roman intitulé : *Marie de Beauval,* dont la femme et l'éducation faisaient l'objet principal. Rien n'était étranger à cette intelligence si extraordinairement douée. Nous avons pu souvent constater, en effet, dans ses œuvres, l'alliance de ces deux facultés opposées, l'imagination poé-

1. Voir à l'*Index bibliographique.*

2. Dans cette énumération qui suppose une prodigieuse activité, nous avons cependant omis les divers mandats politiques que le docteur Guépin remplissait toujours consciencieusement :

Commissaire de la République dans la Loire-Inférieure en 1848 ; commissaire de la République dans le Morbihan en 1849; conseiller général de la Loire-Inférieure (1864) ; conseiller municipal de Nantes ; candidat à la députation (1869) ; préfet de la Loire-Inférieure (1870).

Nous renvoyons, à ce sujet, aux biographies politiques citées plus haut.

3. Voir, pour complément, à l'*Index bibliographique.*

tique et riante et la froide précision scientifique. Au milieu de la description aride d'un procédé opératoire, d'une méthode de traitement, etc., nous sommes tout à coup surpris par une digression charmante, une envolée poétique, une boutade humoristique avec une pointe de gaieté ou une note attendrie suivant la disposition du moment.

Une telle activité intellectuelle et physique devait user la constitution la plus puissante. Après une courte maladie, le docteur Guépin mourut d'une hémorrhagie cérébrale, le 21 mai 1873, à l'âge de 68 ans.

Sa mort eut un immense retentissement, non seulement à Nantes mais dans toute la région de l'Ouest et parmi ses nombreux amis de France et de l'étranger.

De la ville et des départements voisins, des milliers de personnes accoururent pour le contempler une dernière fois. Ce qui se passa alors à Nantes, a laissé un profond souvenir à toutes les personnes qui en furent témoins.

Toutes les classes de la société, sans distinction de fortune ou d'opinion, se pressaient autour du lit funèbre. Tous éprouvaient ce saisissement, cet étonnement douloureux qui s'empare de la foule au moment où disparaissent certains hommes, bien rares à la vérité, qui, par leur nom sans cesse répété, par la sympathie qui les entoure, par la grande part qu'ils prennent à la vie commune sont intimement liés à chacun de leurs concitoyens. Il semble, en les perdant, que nous perdons quelque chose de notre être, qu'une partie de nous-mêmes meure avec eux.

Ici, cette émotion était poignante. On serrait la main du cadavre, on lui parlait, on l'embrassait, beaucoup pleuraient. C'était une touchante scène familiale où toute une population exprimait les sentiments de reconnaissance, d'affection, de regret, avec l'éloquence spontanée du cœur.

Une foule considérable accompagna le docteur Guépin à sa dernière demeure. Des fenêtres on jetait des fleurs sur le cercueil. Les magasins étaient fermés, en signe de deuil public.

Des discours furent prononcés sur la tombe par MM. Waldeck-Rousseau père, maire de Nantes; Laisant, conseiller général; Legendre, au nom des ouvriers.

Nous citerons un passage du discours de M. Waldeck-Rousseau : « Cette foule immense qui fait escorte au cercueil dit plus haut qu'aucune parole humaine ne le pourrait faire quelle place honorée tenait dans cette cité, de quels affectueux respects était entouré l'homme de bien dont la mémoire est l'objet d'un hommage public. Ce deuil est la dernière et touchante manifestation de la popularité sans égale qui entourait le nom et la personne du docteur Guépin. »

Non, et M. Waldeck-Rousseau se trompait en cela : ce deuil n'était pas la dernière manifestation de la popularité du docteur Guépin.

Sa tombe ne fut pas oubliée. Chaque famille, à certains jours, va visiter ses morts et leur porter le témoignage d'une affection qui ne s'éteint pas. Sa grande famille, à lui, composée non seulement de ses proches, mais de tous ceux qu'il avait obligés, consolés, guéris, n'a pas manqué à ses devoirs et, cette année même, douze ans après la mort du vénéré docteur, Mme veuve Guépin trouvait encore sur la tombe de celui qu'elle allait pleurer des couronnes et des fleurs récemment déposées par des mains inconnues.

Non, cette grande personnalité, qui fut si longtemps l'âme de la cité nantaise, n'est pas morte tout entière. Le peuple de Nantes regrette toujours cette physionomie rayonnante de bonté et d'énergie qu'il connaissait si bien et, lorsqu'il verra la statue du docteur Guépin s'élever au milieu de lui, il saluera avec joie le retour d'un ami.

LE DOCTEUR GUÉPIN HISTORIEN

Le docteur Guépin était profondément attaché à sa ville d'adoption. Il faisait siens, pour ainsi dire, les intérêts de cette grande cité. Poussé par cette sorte d'amour filial, malgré ses occupations variées et ses travaux spéciaux, il entreprit de retracer l'histoire de Nantes dans deux ouvrages successifs : *Essais historiques sur les progrès de la ville de Nantes*. 1832, et *Histoire de Nantes*, 1839[1].

Ces deux ouvrages n'en font, en réalité, qu'un seul. L'*histoire de Nantes* complète les premiers *essais historiques*. De nombreuses gravures de Hawcke enrichissent ce volume et reproduisent les principaux monuments historiques de la ville et des environs.

L'auteur prend la ville de Nantes à son origine la plus lointaine. Il la décrit sous la domination romaine et, plus tard, au moment de l'invasion de Conan Meriadec. Après l'invasion des Bretons, le comté de Nantes est l'un des premiers dans lesquels s'organise le système féodal[2].

Nous assistons successivement aux étapes principales de l'histoire de la ville et du comté nantais qui jouèrent un rôle important dans les événements de la Bretagne et même de la France.

Aux IXe et Xe siècles Nantes subit, comme toute la région

1. Le docteur Guépin a publié plusieurs autres volumes d'histoire moins importants : entre autres la *Statistique des canaux de Bretagne* et *Nantes au XIXe siècle*.

2. On y retrouve, comme partout, la division des habitants en plusieurs classes ; Les fermiers ou colons s'ppelaient ici, *coliberts*. A propos des coliberts, l'auteur signale une singulière coutume qui n'était guère connue que

de l'Ouest, les ravages des hordes normandes qui s'en emparèrent à plusieurs reprises. Alain Barbe-Torte les en chassa définitivement en 939.

En 1161, la Bretagne et le comté de Nantes tombèrent aux mains de Henri II, roi d'Angleterre.

Au XIIe siècle, l'auteur s'arrête devant la grande figure d'Abeilard qui appartient à l'histoire de Nantes par son séjour à Clisson, sur les bords pittoresques de la Sèvre-Nantaise. Il donne une analyse intéressante des travaux et controverses philosophiques d'Abeilard.

Après les démêlés de Pierre de Dreux et des évêques de Nantes, Rennes, Saint-Malo, etc., au XIIIe siècle, nous arrivons aux querelles fameuses de Charles de Blois et de Jean de Montfort avec tous ses épisodes guerriers dignes des temps héroïques; la défense intrépide d'Hennebont par Jeanne de Flandre, le combat chevaleresque des Trente dans la lande de Mi-Voie, les exploits de Duguesclin et d'Olivier de Clisson. Nantes prit une part active à tous ces événements. Vers la fin de cette guerre, l'alliance du duc de Bretagne avec le roi d'Angleterre provoqua la révolte des seigneurs bretons à la tête desquels Duguesclin prit d'assaut la ville de Nantes.

Anne de Bretagne, par son mariage avec Charles VIII, réunit à la France la Bretagne tout entière et par conséquent, le comté Nantais.

Au XVIe siècle, le protestantisme fait son entrée dans la ville avec La Renaudie. Ici, comme dans le reste de la France, toute cette période est remplie par les tristes guerres des ligueurs et des huguenots.

Le 13 avril 1598, Henri IV visite Nantes et déclare cette ville capitale de la Bretagne. Dans ce même voyage, le 30 avril, il signe le célèbre édit de Nantes.

chez les Bretons d'Angleterre ou d'Armorique. Le droit du *dernier né* était substitué au *droit d'aînesse*. De là le dicton qui persiste encore de nos jours dans le Morbihan, où l'on désigne sous le nom de *minouresse* toute jeune fille riche.

A partir de cette époque jusqu'à la Révolution, le rôle de Nantes dans l'histoire de France devient plus effacé. Cette période ne manque cependant pas d'intérêt, comme nous le verrons bientôt.

Le docteur Guépin raconte, avec l'impartialité et la hauteur de vues qui le caractérisent dans tous ses ouvrages, les épisodes de la Révolution et les guerres vendéennes dont Nantes fut le théâtre. Plein d'enthousiasme devant l'ardeur et l'énergie des jeunes gens de Nantes et de Rennes qui, les premiers, déploient le drapeau des idées nouvelles, il flétrit avec indignation les atrocités commises par Carrier et ses complices. Son admiration pour la vaillance de toute la population nantaise, soldats, femmes et vieillards, repoussant l'assaut de Charette ne l'empêche pas de trouver de nobles paroles pour rendre justice au courage des Vendéens.

Toute cette histoire des temps troublés écrite par un homme aussi bien placé pour recueillir non seulement les documents officiels ou autres, mais encore les traditions et les récits de nombreux témoins, présente un haut intérêt.

Le docteur Guépin arrive à la révolution de 1830. Après une échauffourée au théâtre, un soulèvement éclate à Nantes les 29 et 30 juillet. Ici se place une épisode digne d'être rappelé. Une foule en armes très surexcitée se porte chez le maire, M. Levesque, entouré des notables du commerce. La situation devenait critique; une lutte sanglante allait s'engager, si l'un des agitateurs ne s'était interposé résolument. L'historien ne désigne cet homme que par *quelqu'un* ou *l'un d'eux*. Il s'appelait Guépin. Jeune, de convictions ardentes, il venait d'acclamer la cause de la liberté, et, dans la lutte, il est partout au premier rang, prodiguant sa personne, s'exposant avec intrépidité aux dangers du moment et aux représailles de l'avenir. Mais lorsque le sang des autres va couler, ce spartiate qui risquait sa vie sans même y prendre garde, s'émeut tout à coup. Dans une improvisation à la fois énergique et sage, il impose le calme à la foule et sauve ses con-

citoyens. C'est là un beau trait qui peint mieux que toute description le caractère du docteur Guépin.

Le développement de la cité nantaise, son histoire municipale sont largement traités dans les ouvrages que nous analysons.

Les statistiques de l'état du commerce, sont dressées de siècle en siècle avec commentaires.

Nous trouvons un exposé complet des œuvres d'art, monuments, sculptures, peintures, vitraux, etc., aux différentes époques.

Les hommes remarquables de Nantes, écrivains, jurisconsultes, poètes, sont signalés avec une notice sur leurs œuvres.

Un grand nombre de détails intéressants sur les mœurs, les coutumes, les événements locaux, les mesures d'ordre public, etc., mériteraient d'être relevés [1].

Au moyen âge, Nantes fut ravagée pour un grand nombre d'épidémies de peste [2].

La famine désola la ville pendant les années 1525, 1527, 1529. Dans cette dernière année surtout, la misère fut extrême et l'historien en trace un tableau effrayant.

En 1459, François II, duc de Bretagne, créa l'université de Nantes. « Sur le conseil du pape, il consacra cinq mille saluts

1. En 1695, les premières lanternes furent placées dans les rues de Nantes, au nombre de 150, éclairées avec des chandelles, et allumées seulement pendant trois mois d'hiver.

En 1771, les premiers fiacres apparaissent.

En 1786, le service de voitures publiques est organisé entre Nantes et Angers au moyen de deux berlines à six places.

En 1656, des comédiens obtinrent la permission de jouer à Nantes « à charge de se comporter honnètement et modestement, sans faire actions ne dire paroles sales et dissolues ».

En 1786, « des clubs ou cercles furent institués dans notre ville. C'étaient alors des réunions bien innocentes, contre lesquelles cependant les femmes se liguèrent et publièrent des écrits qui ne nous sont pas parvenus. »

En 1787, les jeunes gens de Nantes firent une rosière, fille d'un jardinier, etc.

2. En 1501 (4,000 décès sur 40,000 habitants) 1522, 1523, 1532, 1583, 1586, 1596, 1597, 1602, 1603, 1612, 1624, 1625, 1631, 1632, 1633, 1637, 1662.

Au moment où les questions d'hygiène sont d'actualité à propos de l'épidémie de choléra, nous croyons intéressant de citer les mesures prises à cette époque contre l'épidémie de peste :

« L'année suivante (1583) la ville étant désolée par la peste, la communauté des bourgeois prescrivit à tous les gens sans aveu de sortir de Nantes dans les vingt-quatre heures, sous peine du fouet. Elle chassa aussi les pauvres de

d'or, sur six mille dont il était dépositaire, à l'établissement, à Nantes, d'une université qui se composa dans le principe, d'un docteur en théologie, de quarante et un canonistes, de vingt-sept légistes, quatre médecins ou chirugiens et quatre maîtres ès-arts [1]. »

Les faits intéressants abondent dans l'*Histoire de Nantes*. Nous regrettons d'être obligé de nous borner à ce court aperçu.

Le style du docteur Guépin présente dans ses travaux historiques les mêmes qualités et les mêmes défauts que dans ses ouvrages de philosophie et d'oculistique. Absorbé par une

la campagne dont la misère et la malpropreté contribuaient à entretenir la contagion. Le règlement du bureau de police prescrivait aux habitants de tenir les rues propres vis-à-vis leurs maisons, punissant d'une amende d'un écu, payable immédiatement au profit du sanitat, tous ceux qui laisseraient, devant leur domicile, des eaux croupies ou des immondices. Les propriétaires furent avertis de faire réparer leurs latrines, s'ils en avaient, d'en faire construire, s'ils n'en avaient pas; de faire nettoyer et dessécher les caves et autres lieux malpropres; de purifier leurs maisons avec de l'encens, (ce qui neutralisait l'odeur des germes putrides sans les détruire); d'allumer trois fois la semaine, dans les carrefours, des feux publics pour lesquels chacun fournirait son fagot de bois sec. Les gouverneurs des pauvres eurent mission de faire désinfecter les maisons des pestiférés par des hommes *accoutrés de bougran croisé de deux croix blanches, l'une devant, l'autre derrière, et portant chacun une verge blanche.* Cette opération devait avoir lieu la nuit et il était défendu à ceux qui en étaient chargés de conserver avec les autres; un médecin et un chirurgien furent nommés pour visiter et secourir les malades. Les pauvres, attaqués de la maladie épidémique, furent déposés au sanitat et l'on décida que tous les malades *qui voudraient se faire traiter à domicile seraient renfermés sous clef.* Dès que la maladie se déclarait quelque part, on devait en prévenir le dizainier du quartier qui faisait son rapport au commissaire; il était défendu aux convalescents de se présenter en public, sous peine de cent écus d'amende ou du fouet. Les médecins et chirurgiens, les domestiques du sanitat devaient porter *gaules blanches et petites sonnettes au bout d'icelles; et, de loin, semondrer toutes personnes de se retirer sous peine de pugnition corporelle.*

1. En 1551, toute l'université reçut François Ier, roi de France, dans un costume d'apparat qui fut inauguré à cette occasion.

En 1567, l'évêque Philippe du Bec décide que l'université marchera dans les cérémonies après le clergé; c'est-à-dire qu'elle aura le pas sur la justice et la noblesse. A cette époque, jusqu'en 1881, l'université avait l'inspection des livres de théologie. Les évêques n'apposaient leur approbation que sur les almanachs.

En 1581, l'université consentit pour la première fois à ce qu'un homme marié occupât les fonctions de recteur.

En 1724, les étudiants s'étaient emparés des cours Saint-Pierre et Saint-André : tantôt ils y frappaient les promeneurs avec leurs portefeuilles ; tantôt ils s'y battaient avec les laquais et les gens de livrée de la noblesse. Le juge prévôt leur défendit de marcher plus de deux ou trois ensemble. Cependant, dans la même année, Michel Le Cochais, comédien du roi, étant venu à Nantes, le juge prévôt lui imposa de *donner aux écoliers du droit,* plus sages que les

clientèle considérable et des occupations de toute sorte, l'auteur doit écrire vite sous le premier jet de sa pensée. Le style y perd en correction, — l'auteur en prévient le premier ses lecteurs avec sa franchise, nous dirions même avec sa naïveté ordinaire, — mais il y gagne en mouvement et en chaleur et la lecture en est toujours attachante.

Les appréciations budgétaires et commerciales sont claires et précises.

Les descriptions des œuvres d'art révèlent chez l'auteur un sentiment artistique profond.

Les récits des grands faits historiques et les drames de l'histoire sont entraînants.

Tout l'ouvrage est conçu avec cet esprit large, cette haute impartialité que nous avons déjà constatée. Nous ne pouvons mieux terminer d'ailleurs cette notice qu'en reproduisant le passage suivant de l'auteur : « Je prise fort peu l'opinion des gens qui me reprocheraient d'avoir rendu justice au moyen âge et aux partisans de l'aristocratie, ou d'avoir accordé de grands éloges à la conduite de quelques Jacobins de notre ville. Je puis dire avec Montaigne : *Lecteurs : voici un livre de bonne foi ;* et cela me suffit. »

autres paraît-il, *douze billets du parterre chaque jour de représentation.*
Le 1er octobre 1735, une déclaration du roi fit transférer à Rennes l'Ecole de droit.
En 1762, la ville fit construire sur les plans de Ceineray, l'Ecole de chirurgie, rue Saint-Léonard, où se trouve aujourd'hui le Muséum.
L'université n'avait point encore de local pour l'École de droit. En 1666, elle obtint de la ville un local temporaire chez les Carmes.

LE DOCTEUR GUÉPIN PHILOSOPHE

Le docteur Guépin a publié deux ouvrages de philosophie; le premier intitulé : *Philosophie du socialisme ou étude sur les transformations dans le monde et dans l'humanité*, 1850; le second : *Philosophie du* XIXe *siècle, étude encyclopédique sur le monde et l'humanité*, 1854.

Comme les deux ouvrages historiques, ces deux traités de philosophie sont identiques au fond. Dans le second, le docteur Guépin a reproduit, en les développant, toutes les idées du premier. C'est à peu près le même objet, le même plan et le même but. La *Philosophie du* XIXe *siècle* forme d'ailleurs un volume considérable de près de 1000 pages.

L'œuvre philosophique du docteur Guépin ne se prête pas facilement à l'analyse. Cette *Étude encyclopédique sur le monde et l'humanité* est trop vaste, elle embrasse un trop grand nombre de sujets pour être résumée dans les courtes limites d'une notice biographique.

Nous nous bornerons à mettre en lumière les grandes lignes, à présenter un exposé d'ensemble et surtout à dégager la pensée de l'auteur.

Le docteur Guépin se propose d'étudier le grave problème du perfectionnement de l'humanité. Tel est son but. *La recherche du progrès par la science*. Tel est le moyen d'arriver à la solution.

Sur notre planète et dans les mondes que nous connaissons, tous les êtres organisés, tous les corps inorganiques sont

soumis aux trois grandes lois de la *gravitation*, de la *polarité*, et de l'*affinité*.

Sous l'influence de ces lois, une molécule inorganique se réunit à d'autres molécules inorganiques pour former une masse minérale dont tous les éléments se disposent suivant une direction constante lorsqu'ils cristallisent.

La molécule organique tantôt végétale, tantôt animale, composée d'oxygène, d'hydrogène, de carbone, de sels, quelquefois d'azote, se groupe avec ses semblables, suivant un plan déterminé, et l'ensemble forme le végétal ou l'animal.

L'homme est la molécule sociale. Le premier groupement des molécules sociales vers un organisme, c'est la famille. Ces familles elles-mêmes se réunissent pour former des tribus, des associations, comme dans l'ordre minéral les différents corps se combinent secondairement.

« Les mots *cristallisation*, *organisation*, *association*, représentent le même phénomène de la vie, mais à des degrés très divers et dans trois ordres différents. »

Cette formule donne l'idée fondamentale de l'ouvrage. Pour l'auteur, le perfectionnement de l'individu et de l'humanité ressort de la physiologie générale. Il en conclut qu'au lieu de s'égarer dans des considérations métaphysiques qui ne mènent à rien, nous devons nous adresser à la science, lui demander de nous révéler l'organisation des mondes qui nous entourent, celle de notre planète et des êtres qu'elle contient : l'ordre des cieux sur la terre, suivant la parole de Manuel prise pour épigraphe de ce livre.

Partant de ce point, l'auteur nous entraîne avec lui dans son immense voyage à travers toutes les régions explorées par la science. Les titres seuls des différentes parties de l'ouvrage donneront une idée de son étendue : *Des vies sidérales ; des existences minérales ; esquisse historique des révolutions du globe ; des vies végétales ; des vies animales* ; *des vies sociales*, etc.

Tout se lie, tout s'enchaîne dans ce monde que nous venons

de parcourir. Depuis les corps qui gravitent dans l'espace jusqu'à la molécule cristallisée au sein de la terre, tout se groupe et s'associe. Tout ce qui existe doit être considéré comme étant dans une solidarité, en vue et au profit de laquelle tout est admirablement disposé. Ainsi se trouvent démontrées les prémisses posées au début de l'ouvrage. Il en découle naturellement que le moyen de parvenir au plus haut degré de puissance et de perfection, c'est d'unir ses forces et de mettre ses intérêts en commun, en d'autres termes de s'associer. Déjà la preuve de l'incomparable puissance des associations partielles est acquise. Combien ne s'accroîtra-t-elle pas quand elle sera généralisée, qu'au lieu de se borner à quelques individualités, elle en embrassera l'ensemble et sera appliquée avec conviction et fidélité. L'avenir de l'humanité est dans cette association bien comprise et graduellement développée dans de sages limites [1].

Mais que doit-on entendre par association?

L'auteur repousse l'association forcée, le socialisme d'État. Il ne veut pas non plus de cette prétendue liberté sans limites qui n'est que l'anarchie. « Notre liberté, ce n'est ni la violence, ni l'outrage, ni le droit odieux d'user et d'abuser, mais simplement le droit et la possibilité de développer ses facultés morales, intellectuelles et physiques, selon l'idéal de la nature humaine, en écoutant les besoins de son cœur, les tendances de son esprit, en calculant le parti que l'on peut tirer de son corps. A Dieu ne plaise que notre égalité soit celle de la bêtise, du crime ou de l'ignorance; elle n'est pour nous que le droit à l'éducation, au travail, au crédit, à la retraite. »

Donc, le plus possible d'associations libres, soumises aux lois de l'État, comme les individus. Les vues du docteur Guépin sont justes et l'extension actuelle si remarquable des syndicats, des sociétés coopératives, des sociétés de secours mutuels, des sociétés de retraite, etc., semble prouver que l'association

1. Analyse de Fallot. *Annales d'oculistiques*, t. XXXII, p. 292.

est bien l'agent principal de l'évolution pacifique de notre état social.

A côté de l'association, le docteur Guépin place le développement de l'instruction. Mais ces deux grands moyens d'action eux-mêmes tendent vers le but final : apprendre aux hommes à s'entr'aimer et à se venir mutuellement en aide. Son livre se termine par cette belle parole : aimer, c'est vivre; être aimé, c'est vivre encore.

On lira avec intérêt les chapitres sur la vision, sur l'intelligence humaine et la doctrine de Gall, sur la morale, toute l'esquisse du développement de l'humanité, travail d'érudition considérable, dans lequel est condensée l'histoire des civilisations ; la littérature, la science et la philosophie au moyen âge et sous Louis XIV et Louis XV : Montesquieu, Voltaire, Rousseau, etc. ; la discussion très judicieuse des doctrines de Saint-Simon, de Fourrier, de Proudhon, etc. ; le récit de la prodigieuse épopée, moitié sérieuse, moitié burlesque de l'école saint-simonienne ; de la création de la nouvelle religion du Père Enfantin, etc.

De nombreux chapitres forment un véritable cours d'histoire naturelle, de physique, de chimie, de géologie, d'astronomie. etc.

Chemin faisant, l'auteur expose ses idées sur la plupart des questions philosophiques.

Il est déiste; parfois il semble admettre le panthéisme. Il croit à l'action providentielle.

La création s'est faite par évolutions, par perfectionnements progressifs. Le docteur Guépin est donc de l'école de Geoffroy Saint-Hilaire et de Lamarck. Son opinion est même plus tranchée et va jusqu'au transformisme que développera plus tard Darwin.

Il a le respect le plus profond pour la femme et réclame pour elle non l'égalité du rôle social à laquelle la nature s'oppose, mais l'égalité des droits dans la famille.

Il est impossible qu'un ouvrage qui atteint de telles pro-

portions et touche à tant de sujets ne prête pas, par quelque côté, à la critique. Nous aurions désiré plus d'ordre dans la distribution des innombrables matériaux qui le composent; plus de méthode dans l'exposition, un peu moins de hâte dans certains jugements sur les hommes et sur les hypothèses scientifiques. Depuis la publication de ce livre, la science a progressé et plusieurs parties ne sont plus à la hauteur de nos connaissances actuelles.

A côté de ces défauts inhérents au sujet lui-même et à son étendue, nous sommes saisi en contemplant l'effrayant labeur de cette encyclopédie et l'érudition aussi variée que sérieuse dont l'auteur a fait preuve. Dans cette immense revue des connaissances humaines depuis l'origine de l'humanité jusqu'au milieu du XIX[e] siècle, il a condensé la matière de vingt volumes.

Mais la *Philosophie du* XIX[e] *siècle* n'est pas seulement un vaste travail d'érudition. L'idée générale de la recherche du progrès par la science domine tout ce livre et l'anime. De l'exposé des faits les mieux connus, des théories les plus classiques, nous voyons tout à coup surgir des idées nouvelles, des interprétations inattendues qui donnent à l'ouvrage un relief particulier, un caractère tout personnel. Le lecteur n'acceptera pas tout, mais dans les passages eux-mêmes qui lui sembleront discutables, il restera charmé par la sincérité de l'auteur, par l'originalité de ses vues, par son ardeur et son talent à les défendre.

Depuis le commencement de ce livre jusqu'à la dernière page, on sent qu'on est en présence d'une œuvre de grande valeur, conçue par un esprit réfléchi et indépendant, sous l'inspiration d'une conviction profonde et d'une philanthropie vraie.

LE DOCTEUR GUÉPIN OCULISTE

Si nous disions que les ouvrages d'histoire et de philosophie dont nous venons de présenter une courte analyse n'étaient, pour le docteur Guépin, que le produit des heures de loisir, une sorte de délassement intellectuel aux occupations ordinaires, nous provoquerions sans doute la surprise, sinon l'incrédulité. Cependant rien n'est plus exact.

Le docteur Guépin s'adonnait, avant tout, à sa profession d'oculiste. La nombreuse clientèle qu'il avait acquise et le vaste champ d'observation qu'elle lui procurait, les travaux qu'il publiait soit dans les journaux spéciaux, soit en volumes, l'avaient placé, pendant plus de trente ans, parmi les maîtres incontestés en ophthalmologie.

Nous apporterons un soin particulier à l'examen de la partie la plus importante de l'œuvre scientifique du docteur Guépin.

L'ophthalmologie, ou science des maladies des yeux, remonte à la plus haute antiquité; les médecins se sont toujours occupés de l'organe de la vue. Mais, jusqu'à une époque assez rapprochée de nous, leurs connaissances sur ce sujet étaient aussi peu étendues que peu précises, et leur thérapeutique de l'œil n'était guère composée que d'un grand nombre de formules empiriques.

Dans la première moitié de ce siècle, l'ophthalmologie devint l'objet d'un mouvement scientifique très remarquable.

Des hommes éminents s'adonnèrent *spécialement* à l'étude de cette science et l'enseignèrent dans des chaires officielles ou libres autour desquelles se pressaient un grand nombre d'élèves dont plusieurs sont aujourd'hui nos maîtres respectés. Nous citerons Arlt, Rosas, Jager en Autriche ; de Grœfe à Berlin ; Donders, Von Ammon en Allemagne ; Cunier, Fallot, Warlomont en Belgique ; Critchett, Dixon, Mackenzie en Angleterre ; Anagnostakis en Grèce ; Quadri en Italie ; Horner en Suisse. En France, Sichel, Desmarres, Caron du Villards, Coursserant à Paris ; *Guépin*, Pamard, Petrequin, Stœber en province. Les recherches se multiplient dans toutes les directions et pour réunir dans un même faisceau ces efforts disséminés, pour relier entre eux tous ces ophthalmologistes que sépare la distance et, plus encore, la différence de langue, Florent Cunier fonde en 1838 à Bruxelles, le premier journal d'ophthalmologie, *Annales d'oculistique*, dirigé plus tard par Warlomont.

L'anatomie et la physiologie de l'œil sont bien étudiées. Les anciens procédés opératoires se perfectionnent (*cataracte*). De nouvelles opérations sont créées (*pupille artificielle*, *strabotomie*) Donders et l'école d'Utrecht établissent les *lois de la réfraction* dans l'œil normal et anormal avec une précision mathématique.

Enfin, grâce à l'instrument merveilleux d'Helmoltz (*ophthalmoscope*) le fond de l'œil s'éclaire et les lésions pathologiques des membranes profondes restées jusque-là mystérieuses, apparaissent sur le vivant même, avec la plus grande netteté.

Toutes ces conquêtes font de l'ophthalmologie la plus complète et la plus précise des différentes parties des sciences médicales et lui assignent un rang qu'elle ne perdra plus.

Au milieu de ce mouvement scientifique et parmi toutes ces intelligences d'élite, le docteur Guépin tient une place honorable.

Nous l'avons vu, avec son ardent esprit d'initiative, contribuer activement à l'organisation des congrès scientifiques,

et, dans l'exercice professionnel, mettre au service d'un grand nombre de malades l'habileté consommée du chirurgien et le dévouement de l'homme de cœur.

Voyons maintenant quelle part lui revient dans les progrès de l'ophthalmologie.

Au lieu d'une nomenclature sèche et aride par ordre de date, nous présenterons dans un même groupe les divers travaux de Guépin sur chaque point important de l'oculistique. De plus, nous ferons précéder ou nous accompagnerons chaque partie d'un court aperçu historique qui nous paraît indispensable.

Depuis vingt ans en effet, les opinions scientifiques, les procédés opératoires en oculistique ont suivi la marche commune et se sont profondément modifiés. Pour bien juger nos prédécesseurs, nous ne devons pas nous placer au point de vue de nos idées actuelles, mais nous reporter à leur époque et reconstituer autour d'eux le milieu scientifique dans lequel ils vivaient.

Cataracte.

A l'époque où le docteur Guépin commença l'exercice de l'ophtalmologie, bien des questions restaient obscures et mal définies, tant sur la nature que sur le traitement de la cataracte.

Avant Képler on admettait, avec Galien, que le cristallin était l'organe essentiel de l'œil, le siège de l'impression visuelle qu'il transmettait au cerveau par l'intermédiaire du nerf optique. En un mot, on lui faisait jouer le rôle qui appartient à la rétine.

Malgré cette haute idée de l'importance du cristallin, on ne craignait pas, depuis l'antiquité la plus reculée[1], d'*abattre* la

1. Hérophile et Erasistrate, environ trois cents ans avant notre ère, et pro-

cataracte, c'est-à-dire, en réalité, de supprimer le cristallin lorsqu'il devenait opaque.

Cette contradiction, étrange au premier abord, entre la théorie et la pratique des anciens, s'explique par leur opinion sur la nature de la cataracte qui ne siégeait pas, d'après eux, dans le cristallin lui-même, mais au devant (*suffusio, membrane blanche formée par l'humeur aqueuse*, Celse), ce qui faisait dire à Guy de Chauliac qu'il *fallait bien se garder de toucher au cristallin dans l'opération de la cataracte!*

Au commencement du XVIIe siècle, Képler et, après lui, Gassendi et Rohault reconnurent que le cristallin n'était qu'un appareil de réfraction, une lentille biconvexe.

En 1705 (*Traité de la cataracte et du glaucome*) Brisseau fils, affirme, d'après des dissections nombreuses, que la cataracte est, dans la majorité des cas, une opacité du cristallin. Cette observation qui nous semble aujourd'hui élémentaire, souleva à cette époque une opposition violente. La lutte entre les opinions ancienne et nouvelle dura plus d'un demi-siècle et tous les anatomistes et chirurgiens illustres y prirent part, pour ou contre. En 1740, Morgagni n'osait pas encore se prononcer.

La découverte de Daviel vint trancher la question. Jusqu'à lui, on n'avait opéré la cataracte que par la méthode d'abaissement. En 1753, Daviel présenta à l'Académie de chirurgie son *Mémoire sur une nouvelle méthode de guérir la cataracte par l'extraction.* Dans cette nouvelle opération, la lentille cristallinienne, au lieu de disparaître dans la profondeur de l'œil, tombait dans la curette du chirurgien et le corps du délit pouvait être constaté directement.

A partir de Daviel, les opérateurs se partagèrent en deux camps, très inégaux quant au nombre. L'extraction à grand lambeau de Daviel donnait des résultats beaucoup plus complets et plus durables lorsqu'elle était suivie de succès. Elle eut pour partisans convaincus Ténon, l'ami de l'inventeur et,

bablement les Chinois et les Indous, à une époque indéterminée, pratiquèrent l'opération de la cataracte.

plus tard, le professeur Roux. L'abaissement, moins brillant, il est vrai, mais d'une exécution plus facile, n'offrait pas de dangers immédiats aussi redoutables. La plupart des oculistes restèrent fidèles à cette méthode.

Tel était l'état de la question dans la première moitié de ce siècle.

Le docteur Guépin se laissa d'abord entraîner par le courant et choisit comme méthode générale dans les cataractes séniles ordinaires la méthode par abaissement.

Dans un mémoire adressé à l'Académie des sciences de Paris (séance du 26 octobre 1846), il arrive à la conclusion suivante : « L'abaissement modifié selon les circonstances peut donner plus de dix succès contre un insuccès, même en opérant des gens indociles et imprudents et de mauvais cas; aussi doit-il être employé comme méthode générale ».

Le docteur Guépin déclare en même temps avoir adopté le procédé de Florent Cunier[1].

Cette proportion de succès est remarquable et nous ne pou-

1. L'abaissement de la cataracte étant à peu près totalement disparu de la chirurgie contemporaine, nous croyons intéressant de reproduire la description du procédé de Cunier, à titre de document historique.

« M. Cunier saisit l'aiguille comme une plume à écrire, le pouce, l'indicateur et le médius dans la semi-flexion; le petit doigt placé sur l'arcade zygomatique, fournit le point d'appui; l'instrument est tenu dans un angle de 15 à 20° avec l'horizontale, la pointe à deux ou trois lignes du globe, la convexité tournée en haut, la concavité en bas.

« On engage le malade à porter l'œil en bas et en dedans, et, fixant son attention par une question qui doit l'intéresser, les doigts qui tiennent l'instrument sont mis davantage en extension; se servant de l'aiguille comme d'un harpon, la pointe de la lance est enfoncée dans la sclérotique, à trois lignes du bord de la cornée et à demi-ligne au plus en dessous du muscle droit supérieur; la main décrivant alors un arc de cercle de 25 à 30° vers le haut, l'instrument est poussé jusqu'au collet de la lance dans la chambre postérieure. On fait ensuite subir à l'aiguille un demi-tour sur son axe, de dedans en dehors, qui en porte la concavité en haut, la convexité en bas. La convexité est ainsi placée sur le bord supérieur postérieur du cristallin; celui-ci est abaissé jusqu'au dessous de la pupille, sa face postérieure devenant supérieure, l'antérieure inférieure. Dans l'accomplissement de ce temps opératoire, on imprime à l'aiguille un mouvement tel que le cristallin arrivant à plat se trouve couché sur la concavité de la lance; recommandant alors au malade de regarder en haut, la pupille se place par l'effet de ce mouvement du globe dans la partie inférieure et externe du corps vitré.

« Lorsque le malade n'obéit pas à ce mouvement, le manche de l'aiguille porté obliquement en avant y supplée.

« La capsule suit fort souvent, ce qui fait que la dépression a lieu en masse. Dans les cas où elle n'a point suivi, qu'elle soit opaque ou non, l'opérateur, après avoir opéré la dépression, se sert de l'aiguille comme d'un crochet dont

vons douter de son entière exactitude dans la bouche du docteur Guépin. Elle témoigne moins d'ailleurs de l'excellence du procédé que de la grande habileté du chirurgien. Il modifia plus tard sa manière de voir et, toujours au courant de la science, laissa peu à peu la méthode d'abaissement pour en venir à la seule extraction.

Mais les travaux du docteur Guépin acquièrent surtout une valeur personnelle dans le traitement des cataractes *traumatiques* et des cataractes *congénitales.*

Sur ces deux points importants, ses vues furent souvent nouvelles et dictées par la plus sage appréciation.

Cataracte traumatique. — Dans les cataractes *traumatiques* (consécutives à des blessures de l'œil), il proscrivait l'abaissement et l'extraction de peur des phénomènes inflammatoires consécutifs. Il recourait le plus souvent à la simple discision de la capsule. Chez les personnes âgées, et dans tous les cas où la résorption n'avait pas lieu, il traversait la cornée avec une aiguille fine et faisait quatre ou cinq piqûres à la capsule et au cristallin pour une seule ponction de la cornée. Cette petite opération répétée deux ou trois fois, s'il était nécessaire, amenait le ramollissement du cristallin dont une incision étroite à la cornée permettait l'écoulement.

Cataracte congénitale. — De 1832 à 1853, sur vingt-quatre mille malades, le docteur Guépin observa soixante cataractes congénitales dont il opéra trente-cinq.

Il remarque que tous ses petits malades habitent des vallées humides et marécageuses. Souvent, plusieurs enfants sont cataractés dans la même famille; deux, trois et jusqu'à cinq dans une famille.

Il adopte le traitement chirurgical suivant :

il harponne successivement en deux ou trois endroits cette membrane; roulant alors l'aiguille entre les doigts, il en opère la lacération.

« L'aiguille est retirée selon la direction qu'elle a suivie en entrant. » (Dissertation sur un nouveau procédé pour la réclinaison. — *Dépression de la cataracte et sur les résultats obtenus dans cette opération à l'Institut ophthalmique de Bruxelles,* thèse par Anastasio Symphronio de Abrêu, 1844, In *Ann. oculistique,* t. XII, p. 53.)

Si la cataracte est *zonulaire et d'un diamètre assez restreint pour laisser un anneau transparent du cristallin suffisamment large, il pratique une pupille artificielle.* Ce procédé lui donne de très beaux résultats.

Dans tous les autres cas, il examine si la cataracte est *molle* et alors il se contente d'une simple *discision* de la capsule en laissant ou non le liquide s'écouler le long du conteau.

Lorsque la cataracte est d'une consistance plus ferme, il emploie son procédé de *Broiement-extraction* présenté à l'Académie des sciences (séance du 26 octobre 1846).

« La pupille étant dilatée, j'introduis dans l'œil, à deux millimètres et demi de la cornée, un peu au-dessus de l'axe transversal des yeux, une aiguille que, maintenant plus que jamais, je veux presque droite, très fine, et extrêmement acérée à la pointe qui est cependant un peu aplatie. Avec cette aiguille je déchire la capsule dans son centre et je broie le cristallin sur place; puis j'abandonne l'œil à lui-même pendant huit, quinze, trente jours, en surveillant l'inflammation.

« Lorsque l'œil est revenu à son état naturel, ce qu'il m'est arrivé d'attendre deux mois, je pratique la kératonyxis[1] comme je l'ai décrite plus haut et je m'efforce de faire couler la cataracte ramollie sur mon couteau, comme on le ferait du pus placé dans la seconde chambre, ce qui, d'habitude, est excessivement facile. »

Ces préceptes, exposés avec une rare précision, sont encore adoptés aujourd'hui, sauf des modifications secondaires, dans les opérations *de cataracte congénitale et traumatique.*

Les limites d'une notice biographique ne nous permettent pas d'insister sur un grand nombre d'observations publiées dans les *Annales d'oculistique* et renfermant des faits intéressants sur la cataracte.

Nous mentionnerons seulement les principaux.

1. Le docteur Guépin ne donne pas à ce mot le sens d'abaissement de la cataracte par la cornée, mais de simple discision de la capsule ou de déchirure superficielle du cristallin.

En 1842, Malgaigne, se basant sur vingt-cinq autopsies de cataractes, crut pouvoir avancer les trois propositions suivantes qui furent accueillies par les protestations de tous les ophthalmologistes :

« La cataracte ne débute pas par le noyau central ;

« La cataracte capsulaire n'existe pas ;

« La cataracte morgagnienne n'existe pas. »

Le docteur Guépin opposa aux assertions de Malgaigne une statistique raisonnée de cent-neuf cas de cataractes.

Ce travail donna lieu à une assez vive critique de Szokalski sur quelques points de détail et à une réplique non moins alerte du docteur Guépin. Nous relevons dans cette réplique un passage qui réfute une erreur ayant cours à cette époque : « J'avais à peine pratiqué cinquante extractions que je savais à quoi m'en tenir sur les cataractes secondaires qui simulent le cristallin et ce n'est certes pas aujourd'hui que je soutiendrais la reproduction de cet organe. »

Nous signalerons dans le tome V des *Annales d'oculistique*, p. 150, une étude physiologique très intéressante sur les premiers moments de la vision d'un aveugle-né guéri à l'âge de neuf ans et demi. Ce mémoire, qui se prêterait difficilement à l'analyse, mérite d'être lu en entier.

Dans les importants travaux du docteur Guépin sur la cataracte, nous avons été surtout frappé de l'éclectisme judicieux avec lequel il a su choisir et varier son mode opératoire pour les différents genres de cataracte. L'absolu existe moins encore en chirurgie qu'ailleurs. Prendre à chaque méthode ses indications et les appliquer avec un jugement sûr à tel cas déterminé, telle doit être la conduite d'un véritable clinicien. Le docteur Guépin nous en donne un exemple remarquable dans sa thérapeutique chirurgicale des cataractes et, principalement, des cataractes traumatiques et congénitales.

Pupille artificielle.

Le docteur Guépin publiait en 1841 (*Annales d'oculistiques*, t. II), le mémoire le plus complet qui eût paru jusqu'alors sur l'opération de la pupille artificielle.

Cette opération, qui se pratique fréquemment aujourd'hui dans la chirurgie oculaire, était assez rare à cette époque.

Le travail du docteur Guépin avait donc, au moment de son apparition, une grande importance, tant à cause de l'exposé critique des diverses méthodes opératoires que des résultats de sa pratique personnelle, plus étendue sur ce sujet que celle de la plupart des autres oculistes contemporains. Nous donnerons un résumé de ce mémoire.

On sait que l'iris est un diaphragme contractile situé derrière la cornée transparente et percé d'un trou à son centre (pupille) pour le passage des rayons lumineux qui se rendent au fond de l'œil.

Il peut arriver que l'ouverture pupillaire se ferme (atrésie de la pupille) soit congénitalement comme dans le cas de Cheselden, soit plus souvent à la suite d'inflammation de l'iris. Les rayons lumineux ne pénètrent plus dans l'œil et la vision n'existe plus.

Ou bien des cicatrices blanchâtres (*taie*, *leucoma*, *albugo*) se développent sur la cornée en face de la pupille naturelle qui devient inutile parce que la tache cornéenne empêche la lumière d'arriver jusqu'à elle.

Dans ces deux cas, on pratique une ouverture artificielle à travers l'iris, *une pupille artificielle dans un but optique*[1].

Le docteur Guépin insiste sur ces indications et sur les variétés qu'elles présentent.

Certains auteurs proposaient encore la pupille artificielle

1. On ne connaissait pas alors l'application de la pupille artificielle dans les cas de synéchies postérieures totales, de glaucôme (de Grœfe), etc., dans un but *thérapeutique*.

pour détruire la *membrane pupillaire* qui n'existe normalement qu'à l'état fœtal mais dont la persistance était, d'après eux, très fréquente. Le docteur Guépin combat cette opinion ; il affirme avec raison que ces prétendues membranes pupillaires ne sont, en réalité, que des exsudats membraneux consécutifs à l'inflammation de l'iris.

Cheselden, oculiste anglais, suivant les conseils de son maître Woolhouse, fit le premier l'opération de la pupille artificielle pour une atrésie congénitale de la pupille.

Avec un couteau à pointe acérée, tranchant d'un seul côté, il pénétra dans la sclérotique à un mill. en arrière du limbe cornéen, glissa entre le cristallin et l'iris et, arrivé au tiers inférieur de l'iris, fit saillir la pointe du couteau dans la chambre antérieure et coupa l'iris transversalement (*corétomie* ou *iridotomie*).

Plus tard, Mauchard fit encore la simple incision de l'iris, mais *en pénétrant par la cornée.*

Guérin (1769), par la même voie, fit une incision cruciale.

Le docteur Guépin préfère la ponction cornéenne et reproche très justement à l'incision scléroticale d'exposer à la blessure des procès ciliaires, de la cristalloïde et du cristallin lui-même.

Janin de Lyon (1772) et, après lui, Sabatier emploient une nouvelle méthode. La cornée étant incisée, il saisissent une partie de l'iris avec des pinces, l'attirent au dehors et l'EXCISENT (*corectomie* ou *iridectomie*).

Le docteur Guépin apprécie très favorablement cette méthode, mais n'accepte pas l'étendue excessive que Janin et plus tard Furnari donnent à l'incision cornéenne. L'incision comprenait les deux tiers de la cornée !

Wenzel, dans l'extraction de la cataracte, embroche l'iris dans le premier temps, en traverse un segment en achevant la section de la cornée, puis excise le lambeau avant d'extraire le cristallin. C'est la première tentative de l'extraction avec iridectomie préalable qui devait plus tard prendre une si grande importance entre les mains de de Grœfe.

En 1800, Scarpa et Schmidt imaginent de décoller l'iris à son bord adhérent (*corédialyse*).

Langenbeck, puis Adams et Himly pratiquent une petite incision à la cornée dans laquelle ils attirent et essayent de fixer l'iris et de déplacer ainsi la pupille (*enclavement*).

Van Onsenoor *enclave* l'iris dans une incision *scléroticale*.

Le docteur Guépin reproche à l'enclavement qu'il a pratiqué assez souvent, d'être infidèle (les adhérences de l'iris ne se maintenant pas toujours) et d'exposer aux inflammations consécutives de l'iris par le tiraillement de cette membrane.

Cependant il décrit comme sien un procédé très analogue, auquel il donne le nom de procédé *par distension de la pupille*. Il ne s'agit ici que de l'enclavement, auquel le docteur Guépin a ajouté l'enlèvement avec un emporte-pièces spécial, de la lèvre de la plaie cornéenne. Nous n'avons pu saisir bien clairement les motifs de la préférence du docteur Guépin pour son procédé auquel Desmarres consacre pourtant un paragraphe entier, avec appréciation très favorable, dans *son traité des maladies des yeux*.

Lusardi, Cunier, Furnari, Caron du Villards *déchirent* un lambeau de l'iris avec l'aiguille de Lusardi introduite par la sclérotique (*iridorhexis*).

Enfin le docteur Guépin signale avec un étonnement bien justifié le précédé d'Autenrieth. Se fondant sur des expériences de vivisection, Autenrieth eut l'idée singulière de pratiquer une pupille artificielle dans la *sclérotique*. Il enlevait un morceau de la coque fibreuse et ramenait la conjonctive sur la plaie : la perte de substance scléroticale ne devait pas se combler et la lumière pénétrerait sans doute à travers la conjonctive restée transparente ! ! !

Nous reproduisons en partie le tableau du docteur Guépin qui permet d'embrasser d'un coup d'œil toutes ces méthodes et procédés :

Incision de l'Iris. Corétomie. Iridotomie.	Par la sclérotique (Cheselden).	
	Par la cornée.	Incision simple (Mauchard.) Incision en croix (Guérin). Incision avec des ciseaux (Janin).
Excision. Corectomie. Iridectomie.	Pratiquée par Janin, avec l'incision des deux tiers de la cornée. Modifiée par Sabatier et Beer, avec une petite incision cornéenne.	
Décollement. Corédialyse.	(Scarpa et Schmidt.)	
Déchirure. Iridorhexis.	(Lusardi, Cunier, etc.)	
Enclavement.	Enclavement simple.	dans une plaie cornéenne (Langenbeck). dans une plaie scléroticale (Van Onsenoor).
	Enclavement avec ablation d'une partie de la lèvre cornéenne (distension de la pupille) (Guépin).	

Rappelons le procédé que le docteur Guépin a érigé le premier en précepte : dans les cataractes congénitales étroites, pratiquer la pupille artificielle au lieu de l'opération de cataracte.

Nous relevons encore un autre procédé qui est resté dans la chirurgie oculaire. Lorsque le cristallin est opaque et l'iris adhérent dans une grande étendue, le docteur Guépin recommande de partager l'opération de la cataracte en deux temps; de faire d'abord l'iridectomie, puis, après guérison, l'opération de la cataracte proprement dite. Ce procédé est plus sûr, moins dangereux et permet un nettoyage plus facile de l'œil que l'enlèvement immédiat d'une cataracte compliquée. Il est préférable dans tous les cas où la capsule du cristallin ne se déchire pas pendant les tractions sur l'iris.

L'habileté chirurgicale du docteur Guépin lui permit d'introduire de bonne heure dans sa pratique l'opération de la pupille artificielle qui passait alors pour très difficile. Cette opération fut même une des premières qu'il aborda, comme il nous l'apprend lui-même :

« J'avais alors vingt-huit ans, j'avais déjà pratiqué deux fois la pupille artificielle et, les deux fois, j'avais réussi dans cette

opération que jamais je n'avais vu tenter à Paris, pendant un séjour de quatre années [1]. »

Il termine son mémoire par la statistique de ses propres opérations. « Nous résumerons ce qui concerne notre pratique personnelle en disant que nous avions pratiqué avant 1841, seize ou dix-sept opérations de pupilles sur douze yeux dont huit avaient été rendus à la vue; et que depuis 1841, nous en avons pratiqué plus de quarante sur trente et un yeux dont vingt-cinq ont obtenu une grande amélioration par suite de l'opération. Plus que jamais, nous croyons aujourd'hui qu'il n'y a ni méthode ni procédés exclusifs. » Ces lignes sont datées du 28 octobre 1841. Le docteur Guépin avait donc fait plus de quarante opérations de pupille artificielle du 1er janvier au 28 novembre 1841, dans l'espace de huit mois, et de 1841 à 1843, cent-deux opérations du même genre. Ce nombre est certainement un des plus élevés sinon le plus élevé parmi les cliniques de ce temps [2].

Le docteur Guépin ne s'est donc pas contenté de nous donner un mémoire historique et critique très approfondi sur la pupille artificielle; il a de plus, l'un des premiers, fait largement profiter ses malades de cette opération si bienfaisante et contribué par sa pratique et ses travaux à la répandre dans le monde ophthalmologique.

Voies lacrymales.

Dans les oblitérations ou rétrécissements du canal nasal, le docteur Guépin employait la méthode suivante :

1. *Mémoire sur l'opération de la pupille artificielle*. Page 41.

2. En 1840, à l'Institut ophthalmique de Bruxelles on fait *une* pupille artificielle, en 1841, *aucune*.
A la clinique de Huyfelder, à Erlangen en 1841 *rien*, en 1842, *rien*, en 1843, *une*.
Plus tard, à l'infirmerie de Glascow dirigée par Mackenzie, 1845, on fait *cinq* pupilles artificielles.
Dans les années 1849, 1850 et 1851 sur 11,294 malades, Sichel ne fit que *dix* pupilles artificielles.

1° Si le canal est rétréci, nous l'élargissons avec le trois quarts coudé de Dupuytren que Laugier a fait revivre pour son opération de l'ouverture du sinus maxillaire. Que le rétrécissement soit dû à la muqueuse ou à un gonflement du périoste, ou de l'os lui-même, cette manière d'agir hâte singulièrement la guérison.

2° Nous introduisons dans le canal nasal rendu à son diamètre, les deux ou trois premiers jours, des clous pleins, très légèrement coniques mais fort gros et le troisième ou quatrième jour, un *clou canule*. Ces instruments faits en étain pur valent mieux qu'en plomb, parce qu'ils offrent bien plus de résistance; ils valent même mieux que les instruments d'argent parce qu'ils sont moins attaqués et prennent mieux la forme des parties osseuses.

3° Une fois le jour, nous retirons le clou plein ou le clou canule qui lui succède pour faire dans le sac et le canal des injections d'abord médicamenteuses, puis ensuite d'eau simple et nous retirons le clou canule quand il n'y a plus de suppuration[1].

Strabisme.

L'action de *loucher* a, de tout temps, attiré l'attention des médecins et divers moyens orthopédiques ou médicamenteux avaient été imaginés pour guérir cette infirmité oculaire, sans beaucoup de succès du reste.

Strohmeyer eut la gloire de poser les règles précises d'une nouvelle opération destinée à guérir chirurgicalement le strabisme (*Sachs's central zeitung*, 1839) mais il n'avait expérimenté que sur le cadavre.

La première opération sur le vivant fut-elle pratiquée par Florent Cunier ou Dieffenbach? Cette question de priorité est

1. *Annales d'oculistique*, t. XIII, 218.

assez difficile à résoudre aujourd'hui. Nous croyons cependant que l'honneur en revient à Florent Cunier. Dans tous les cas, la première strabotomie date de la fin de l'année 1839.

Cette opération excita un enthousiasme tel que les esprits les plus sages se laissèrent aller à opérer sans mesure et sans indication précise. De plus le procédé était imparfait. On sectionnait le muscle lui-même (*myotomie*) ou du moins le tendon assez loin de son insertion scléroticale. Il était impossible de bien doser ainsi l'effet opératoire et on eut à déplorer des insuccès fréquents[1].

Mais on ne se borna pas à appliquer la nouvelle opération à la seule guérison du strabisme.

En s'appuyant sur certaines théories, Philipps écrivait à l'Académie de médecine de Paris qu'il venait de guérir la myopie par la section du tendon du muscle grand oblique (décembre 1840). Dans le même mois, Jules Guérin déposait aussi à l'Académie un pli cacheté, dans lequel il indiquait comme moyen de guérison de la myopie la section d'un des muscles droits.

Les chirurgiens acceptèrent avec le même engouement cette nouvelle application de la myotomie oculaire. Florent Cunier lui-même publiait bientôt quatre observations de myopes améliorés ou même guéris par la section des quatre muscles droits.

Mentionnons encore l'emploi de la myotomie pour *créer le strabisme*.

« M. Cunier vient de mander à l'Académie des sciences qu'il a réussi à remplacer par la myotomie oculaire l'opération de la pupille artificielle en déplaçant la pupille naturelle dans deux cas où des albugos (taies) occupaient le centre de la cornée et rendaient la vision impossible. Le strabisme une fois produit, les malades ont pu y voir. » (*Ann. d'oculistique*, t. V, juillet 1841.)

1. Aujourd'hui, on sectionne le *tendon au ras de son insertion scléroticale* (tenotomie), et, en tenant compte de diverses conditions anatomiques (capsule de Ténon), en arrive à des résultats beaucoup plus précis.

Enfin on applique la myotomie à certaines variétés d'amaurose et surtout à la diplopie amaurotique.

Au milieu de l'enthousiasme général pour la strabotomie, l'attitude du docteur Guépin est intéressante à observer. Nous connaissons l'ardeur avec laquelle il accepte toutes les idées nouvelles qu'il croit bonnes. Ici l'entraînement était d'autant plus facile que parmi des opérations malheureuses, quelques autres étaient suivies de beaux résultats.

La plupart des chirurgiens s'y laissèrent prendre. Mais le tact du clinicien, l'habitude de ne pas s'illusionner sur ses propres succès, le mirent en garde contre la contagion. Sa réserve, parfaitement justifiée à cette époque, est bien remarquable chez cet homme d'initiative et nous atteste, une fois de plus, le sens pratique qui ne l'abandonnait jamais.

Après avoir essayé la myotomie dans le strabisme simple, sans trop de revers cependant, il opéra aussi dans la myopie mais avec prudence, en sectionnant un seul muscle droit.

Quant au strabisme provoqué dans le cas de taie de la cornée, Cunier dit dans son mémoire à l'Académie : « M. Guépin, de Nantes, a trouvé que cette opération pouvait être regardée comme complémentaire de son ingénieuse distension forcée de la pupille. »

Toutefois, malgré son premier avis favorable, le docteur Guépin ne tarda pas à rejeter ce procédé pour revenir à la pupille artificielle et, en cela encore, il s'est trouvé d'accord avec la chirurgie moderne.

Il termine d'ailleurs un mémoire sur diverses opérations de myotomie pour strabisme ou diplopie amaurotique par ces mots significatifs :

« Puissent ces observations servir à jeter du jour sur des questions *douteuses* et prouver notre désir de ne point laisser perdre les faits intéressants qui passent sous nos yeux. »

Cette réserve était sage, nous le répétons, à cette époque, vis-à-vis d'une opération encore mal réglée dans ses procédés et dans ses indications. Grâce aux recherches anatomiques

de Bonnet et de ses successeurs, la strabotomie est devenue l'une des plus brillantes conquêtes de l'ophthalmologie et nous pouvons affirmer qu'elle eût trouvé de nos jours, dans l'habile opérateur de Nantes, l'un de ses partisans les plus convaincus.

Thérapeutique.

Les travaux du docteur Guépin sur le traitement des maladies des yeux forment une longue série de mémoires publiés soit en volumes, soit dans les *Annales d'oculistique*.

Nous y trouvons passés en revue tous les agents curatifs employés de son temps. La strychnine dont il se loue dans certaines amauroses ; l'électricité dont il décrit longuement les procédés d'application dans les paralysies et certaines amauroses ; les mercuriaux qu'il prescrit à titre d'astringents (calomel et précipité blanc sous forme de pommades dans les conjonctivites et les kératites) ou, rarement à titre d'altérants (sublimé) et dans ce cas, suivant les idées de Raspail, il recommande de débarrasser l'économie du mercure par un traitement spécial.

Il publie de véritables leçons sur le traitement des taches de la cornée, sur les congestions choroïdiennes, sur les iritis, etc.

Avant la découverte d'Helmoltz, il cherche déjà à pénétrer jusqu'au fond de l'œil pour mieux reconnaître les affections profondes. Il donne la description de l'instrument dont il se servait comme *ophthalmoscope*, dans les *Annales d'oculistique*, t. XXXIII, p. 259. Cet instrument ne remplissait pas encore les conditions voulues ; mais le docteur Guépin était sur la voie de la grande découverte, et quelques mois ou quelques années plus tard, l'oculiste de Nantes aurait peut-être ravi à l'Allemagne la gloire d'inventer le véritable ophthalmoscope.

Les articles, mémoires, traités du docteur Guépin sur le diagnostic et principalement sur la thérapeutique des maladies des yeux sont trop nombreux pour être analysés en entier, nous devrons nous borner à présenter ses formules générales..

De l'application de la méthode abortive au traitement de toutes les ophthalmies aiguës[1].

En écrivant ce mémoire, le docteur Guépin s'efforce de formuler une méthode applicable au traitement de toutes les inflammations aiguës de l'œil. Au premier abord, cette tentative semble paradoxale. En réalité, il s'agit d'un ensemble de préceptes très judicieux, réunis sous forme aphoristique, dont l'application ne *jugulera* peut-être pas toujours la maladie mais contribuera dans tous les cas à la guérison.

Toute méthode abortive appliquée aux affections diverses de l'œil doit répondre, à notre sens, aux indications suivantes qui sont au nombre de huit, au plus. Nous émettons cette assertion avec d'autant plus de confiance que des faits plus nombreux pourraient lui servir d'appui.

Voici ces indications :

1° Extraire, quand c'est possible, les corps étrangers, causes d'irritation; y compris le pus (hypopion) qu'il faut faire écouler par une incision à la cornée, et le sang qu'il faut enlever aussi complètement que possible, etc.

2° Supprimer, quand on peut le faire avec avantage, les parties altérées qui joueraient le rôle de corps étrangers ou qui transmettraient aux autres leur état pathologique, excision du chémosis toujours bienfaisante par la saignée locale qu'elle produit, excision de l'iris hernié dans une plaie de la cornée ou de la sclérotique, excision même de la partie antérieure de l'œil si les lésions de la cornée et de l'iris sont trop graves et dans les staphylômes antérieurs compliqués, etc.

3° Agir directement sur la partie malade pour empêcher le sang de s'y porter. Position élevée de la tête, compresses

1. *Etudes d'oculistique,* Germer-Baillière. 1844.

trempées dans une solution astringente, etc. Le docteur Guépin redoute les mélanges réfrigérants lorsqu'il ne les surveille pas lui-même.

4° Agir indirectement dans le même but. Ventouses sèches ou scarifiées auxquelles l'auteur attache avec raison une grande importance, révulsifs intestinaux, révulsifs aux membres inférieurs, vésicatoires ammoniacaux. La saignée générale ne doit être que d'une application très restreinte pour l'organe oculaire.

5° Rendre les nerfs moins bons conducteurs de la douleur. Pommades antispasmodiques et narcotiques jointes ou non à l'onguent mercuriel double, agents mydriatiques.

6° Rendre le cerveau moins sensible aux impressions douloureuses. Potions calmantes.

7° Modifier avantageusement quand c'est possible, l'état des parties malades par un traitement local. Cautérisations de préférence avec le nitrate d'argent en crayon ou en pommade, peu de collyres, parfois le sulfate de cuivre, l'alun, le sulfate de zinc, l'oxyde rouge.

8° Recourir, quand la constitution l'exige, à un traitement général, antisyphilitique, tonique, etc.

Comme on le voit, la *méthode abortive* du docteur Guépin est un tableau synthétique et raisonné des indications à remplir dans les diverses ophthalmies et des principaux remèdes à employer. Cet exposé très bien fait serait toujours utile à consulter.

Des agents thérapeutiques dans les maladies des yeux, de la réforme thérapeutique en ophthalmologie (Ann. d'oculistique, t. XXXV).

Dans ce travail très important, l'auteur expose les principes généraux qui le guident dans le traitement des maladies des yeux.

La thérapeutique des maladies des yeux ne consiste nullement, comme on affecte de le croire dans le monde, en une série de remèdes empiriquement appliqués aux diverses affections de l'œil : elle est soumise, au contraire, à toutes les règles

de la thérapeutique générale. L'œil est un organe dans lequel les diathèses syphilitique, scrofuleuse, dartreuse, anémique et rhumatismale semblent complaire à se manifester.

On trouve dans l'œil et dans ses annexes un derme, une muqueuse, une séreuse, des muscles, des nerfs, des vaisseaux, des glandes qui représentent des maladies communes aux mêmes tissus des autres organes.

La conclusion est simple, il faut étudier la thérapeutique oculaire comme branche de la thérapeutique générale et nullement d'une manière empirique.

Le docteur Guépin passe en revue successivement les émissions sanguines et les agents généraux : l'electricité, la lumière, la chaleur, l'air et l'eau, puis les substances médicamenteuses en suivant à peu près l'ordre de la chimie de Regnault.

Nous exposerons principalement ses idées sur le traitement des ophthalmies si nombreuses dues à la scrofule, à la syphilis et à tous les vices du sang qui produisent l'anémie.

« Le traitement usuel en France, c'est d'appliquer des sangsues aux tempes ou derrière les oreilles une première fois et souvent deux ou trois fois ; d'employer l'onguent mercuriel en frictions, le calomel à l'intérieur, seul ou concurremment avec le soufre doré ou le kermès. On a recours enfin à des vésicatoires *ou, mieux, à un séton*, quand on a épuisé toute la thérapeutique en usage. Beaucoup autrefois employaient le séton dès le début, quelques-uns n'ont pas complètement abandonné cette pratique[1]. »

A cela, on ajoutait souvent la saignée générale répétée au besoin, la diète, le séjour dans un lieu clos, en somme tout ce que comprend le traitement dit antiphlogistique.

1. *Ann. d'oculistique*, t. XXXV, p. 164. Le docteur Guépin revient à chaque instant sur le séton pour le proscrire dans les termes les plus vifs. Son aversion était pleinement justifiée d'ailleurs ; mais nous le soupçonnons en outre de lui avoir gardé une petite rancune personnelle parce qu'il avait failli lui-même en être la victime. Il raconte le fait dans son mémoire : « A la suite de travaux excessifs qui m'avaient mis dans l'impossibilité de lire, MM. Roux, Breschet et Demours que je consultai furent unanimes pour me conseiller un séton à la nuque. Plus rationnel et plus logique, Orfila me fit partir pour mon pays natal, me recommandant le repos, la diète oculaire et les distractions, traitement qui me guérit radicalement. »

« Ainsi donc, en 1828, il était de précepte de recourir à des moyens dangereux qui produisent l'anémie et la chlorose lorsqu'on avait à combattre... quoi ?... des maladies qui, quatre fois sur cinq, se lient à un état général vicieux et appauvri, demi-chlorotique, demi-anémique [1]. »

Le docteur Guépin rompt, sans hésiter, avec ces errements et prescrit :

A titre de dépuratifs, de petites doses d'iodure de potassium en un sirop *tonique ;*

Des cautérisations locales et surtout (nous copions textuellement) :

« *Promenade, exercice, air, soleil même (les yeux étant couverts d'un bandeau s'il est nécessaire).*

« *Nourriture animalisée.* »

Cette méthode nous semble aujourd'hui toute simple et sans grand mérite. Nous n'affirmerions pas toutefois que quelques praticiens n'eussent encore à la méditer. Mais à l'époque où l'école de Broussais faisait loi, où Andral lui-même ne la combattait que timidement par son éclectisme médical, où l'immense majorité des médecins ou spécialistes de France, d'Italie, d'Espagne, d'Amérique, acceptaient sans conteste la parole du maître, il fallait un rare courage et un jugement sûr de lui-même pour proclamer une réforme thérapeutique aussi radicale. Le docteur Guépin puisait cette sage audace dans une observation judicieuse et dans une indépendance de caractère accessible à la seule démonstration des faits. Il n'eut pas trop d'ailleurs de toute son énergie et de toute son autorité pour imposer ses convictions, mais peu à peu son influence s'affermit et, dans notre région de l'Ouest, nous lui sommes en grande partie redevables de nous être affranchis d'une doctrine si dangereuse par son absolutisme, et d'en être revenu à la thérapeutique du bon sens. Ce fut un grand service rendu à la science et aux malades.

1. *Loc. cit.* Page 166.

CONCLUSION

En jetant un regard en arrière sur l'ensemble des travaux du docteur Guépin que nous venons de parcourir trop rapidement, nous sommes frappé d'abord de leur étendue et de leur variété. Ce puissant esprit s'assimilait avec facilité les sujets les plus divers.

Il se fait historien et trouve, sans efforts, le charme du conteur avec l'impartialité du juge.

Il devient philosophe et nous séduit par ses larges conceptions, ses idées élevées et ses généreuses aspirations.

Pour les besoins de sa cause, le philosophe se transforme tour à tour en naturaliste, en géologue, en astronome, en physiologiste, etc., et dans toutes ces régions qu'il explore, il laisse des traces durables de son passage.

Mais nous l'avons apprécié surtout dans sa science de prédilection, dans cette spécialité délicate à laquelle il consacra la plus grande partie de sa vie. L'oculiste de Nantes mérita, à tous égards, son immense réputation.

S'il n'eut pas la bonne fortune de rencontrer une grande découverte, de mettre au jour une nouveauté chirurgicale retentissante, son œuvre n'en fut pas moins féconde, ni moins remarquable.

Au milieu d'une science encore jeune, hésitante dans sa marche, cherchant elle-même sa voie, choisir la meilleure direction avec un tact et une expérience tels que la plupart des méthodes qu'il adopta sont restées dans la chirurgie actuelle;

Déblayer le terrain trop encombré de matériaux inutiles par des travaux de saine critique;

Apporter, sur plusieurs points, des préceptes nouveaux qui constituent un progrès sérieux et sont encore acceptés de nos jours par les ophthalmologistes;

Enfin, dans sa nombreuse clinique, rendre à des milliers de malades l'organe précieux de la vue par son talent de clinicien et son habileté opératoire ;

Tel fut le rôle du docteur Guépin.

Nous n'avons plus à insister sur ces titres scientifiques. L'estime et la sympathie du monde savant, la reconnaissance et la vénération des malades les ont, depuis longtemps, consacrés.

Mais nous tenons à rappeler en terminant que le docteur Guépin ne fut pas seulement une intelligence d'élite.

Sévère pour lui-même autant que bienveillant pour les autres ; bon jusqu'au dévouement pour les malheureux auxquels il appliquait sa devise : aux plus déshérités le plus d'amour ; d'une honorabilité absolue dans la vie privée ; d'une loyauté et d'un désintéressement à l'abri de tout soupçon dans le cours d'une longue vie publique ; d'une fermeté inébranlable dans sa foi politique qu'il défendit au péril de sa liberté et de sa vie, cet homme fut vraiment grand, grand par l'intelligence mais, plus encore peut-être, par le caractère.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

DES TRAVAUX PUBLIÉS PAR LE DOCTEUR GUÉPIN

HISTOIRE

Evénements de Nantes pendant les journées des 28, 29, 30, 31, juillet 1830, par plusieurs témoins oculaires. (Ange Guépin et Simon). (Nantes, Borolleau, 1830.)

Essais historiques sur les progrès de la ville de Nantes. (Nantes, Prosper Sebire, 1832). 1 vol. in-18, avec le plan de Nantes, en 1604.

Statistique des canaux de Bretagne. Brochure in-8, de 48 pages. (Nantes, Mellinet, 1832.)

Voyage de Nantes à Indret. (Nantes, Sebire, in-18, 1836.)

Statistique de Nantes, ou Nantes au XIXe siècle, en collaboration avec le Dr Bonamy. (Nantes, Sebire, 1836.) Avec figures et plan de la ville.

Notice sur Nantes (25 mai 1844), publiée dans le *Dictionnaire de Bretagne*, d'Ogée ; édition Marteville et Varin (1843-1853). Dans la première édition, Ogée avait lui-même publié une notice sur Nantes. Les auteurs de la dernière édition l'ont reproduite en l'enrichissant de nombreuses annotations empruntées à l'histoire de Nantes du docteur Guépin.

Histoire de Nantes (1839), ouvrage considérable illustré de nombreuses gravures de Hawcke.

PHILOSOPHIE

Philosophie du Socialisme ou étude sur les transformations dans le monde et l'humanité. (Paris, Gustave Sandré, 1850.)

Le Socialisme expliqué aux enfants du peuple. (Paris, Sandré, 1851.)

Philosophie du XIXe siècle. Etude encyclopédique sur le monde et l'humanité. (Paris, Sandré, 1854.)

OPHTHALMOLOGIE

Monographie de la pupille artificielle. (Nantes, 1841.)

De l'état de l'ophthalmologie en France et des perfectionnements qu'elle réclame. (Montpellier, 1843.)

Etudes d'oculistique. (Paris, Germer-Baillière, 1844.)

Histoire des progrès récents de l'ophthalmologie française (avec planches). (Paris, Germer-Baillière, 1845.)

Nouvelles études théoriques et cliniques sur les maladies des yeux. — L'Œil et la Vision. (Paris, Germer-Baillière, 1857.)

Mémoire sur la méthode d'opérer la cataracte par le broiement-extraction. (Académie des sciences, séance du 28 octobre 1846.)

MÉMOIRES D'OPHTHALMOLOGIE publiés dans les *Annales d'oculistique*

Etude physiologique des premiers moments de la vision chez un aveugle-né guéri à l'âge de neuf ans et demi. (T. V, p. 150, 1841.)

Lumière. — De quelques-uns de ses effets sur l'œil. (T. V, p. 155 et t. VI, p. 5.)

Note sur la nature et la formation de la cataracte. (T. VI, p. 203, 1842.)

Rendez-vous donné aux ophthalmologues en septembre 1842, au Congrès de Strasbourg. (T. VI, p. 238, 1842.)

Absence congénitale des deux yeux. (T. VII, p. 182, 1842.)

Réflexions de Szokalski au sujet de la note de Guépin sur la nature et le siège de la cataracte. (T. VII, p. 53.)

Réponse de Guépin à Szokalski. (T. VII, p. 57.)

De l'ophthalmie granuleuse dans un endroit où n'a jamais existé la blennophthalmie catarrhale des armée. (T. VII, p. 93.)

Photophobie congénitale. (T. VII, p. 183.)

Sur les piqûres de l'œil. (T. IX, p. 143.)

Notes sur quelques cas d'amaurose traités par la myotomie oculaire. (T. X, p. 277.)

Cataractes étroites, congénitales ou autres. Quelle conduite faut-il tenir? (T. X, p. 291.)

Faut-il, dans l'opération de la cataracte, presser sur l'œil pour faire sortir le cristallin? (T. X, p. 297.)

Etudes cliniques sur les brûlures et les blessures du globe de l'œil et de la partie interne des paupières. Observations. (T. X, p. 254.)

Coups sur la tête et les yeux. (T. X, p. 35.)

Réponse à la lettre de Rigler. (T. X, p. 291.)

Diplopie amaurotique avec impossibilité de regarder en dehors; section du droit interne. (T. XI, p. 217.)

Strychnine par inoculation dans l'amaurose. (T. XI, p. 217.)

Rétablissement du canal nasal au moyen du trois-quarts dans les cas d'oblitérations osseuses. (T. XIII, p. 251.)

Analyse des études d'Oculistique de Guépin. (T. XIII, p. 189.)

Fistule lacrymale. Son traitement. (T. XIV, p. 217.)

Myotomie oculaire, (T. XIV, p. 161.)

Deux extraits de l'histoire des progrès récents de l'ophthalmologie française. Les Oculistes ambulants. (T. XIV, p. 161.)

Influence des diathèses dans les maladies oculaires. (T. XV, p. 15 et 59.)

Quelques faits ophthalmologiques rares ou curieux. (T. XVI, p. 47.)

N'est-il pas possible de réduire de plus de moitié le chiffre des insuccès dans les opérations de cataracte? (T. XVI, p, 231.)

Note sur les résultats comparatifs de l'abaissement et de l'extraction dans l'opération de la cataracte. (T. XVII, p. 39.)

Note sur deux opérations de cataracte suivies de phénomènes remarquables. (T. XIX, p. 116.)

Le docteur Guépin informe son ami Florent Cunier qu'il vient d'être nommé commissaire de la République dans le département de la Loire-Inférieure. (T. XIX, p. 132.)

Connaissons-nous bien les fonctions du cristallin? (T. XXIX, p. 147.)

Des cataractes de naissance et des opérations qui leur conviennent. (T. XXX, p. 75.)

Des cautères pratiqués à la cornée dans le traitement des inflammations avec opacité de la membrane de l'humeur aqueuse. (T. XXXII, p. 249.)

Analyse de la Philosophie du XIXe siècle, de Guépin, par Fallot. (T. XXXII, p. 292.)

Quelques notes extraites d'une leçon sur la rétine et ses états morbides. (T. XXXIII, p. 257.)

Des agents thérapeutiques dans les maladies des yeux. (T. XXXV, p. 5, 157, 241.)

Simplification dans le traitement des cataractes. (T. XXXVII, p. 48 et 113, et t. XXXVIII, p. 77.)

Staphylôme de la cornée et de la sclérotique guéri

par la méthode du docteur Borelli. (T. XXXIX, p. 162.)

Du traitement médical des cataractes naissantes. (T. XXXIX, p. 218.)

De la congestion choroïdienne, des signes de la congestion. (T. XLI, p. 93.)

Des diplopies amaurotiques. (T. XLIII, p. 77.)

Ophthalmies internes traitées par la santonine. (T. XLIV, p. 54.)

Des kystes de l'iris. (T. XLIV, p. 189.)

Hémorhagies de la chambre antérieure à chaque époque menstruelle. (T. XLVI, p. 227.)

Étude sur l'ophthalmie interne. (T. LIII, p. 77.)

Quelques mots pour servir à l'étude de l'ophthalmie sympathique. (T. LIII, p. 232.)

DIVERS

Traité d'économie politique. (Annexé à la bibliothèque populaire. Paris, 1835.)

Lettre à Ribes, de Montpellier, sur divers sujets de médecine et de chirurgie. (Nantes, 1835.)

Nous devons ajouter à cette liste un grand nombre d'articles de philosophie, de médecine, d'hygiène, de sciences, etc., publiés dans plusieurs journaux ou revues, telles que la *Revue philosophique et religieuse*, (mémoires originaux sur l'*Œil et la Vision et sur les diverses espèces humaines*,) la *Vie humaine*, la *France pittoresque,* dirigée par Abel Hugo, le *Journal des connaissances médicales*, une série d'articles philosophiques dans la *Morale Indépendante*, etc.; une correspondance scientifique très active qu'il est malheureusement impossible de réunir; une foule de documents manuscrits et de très beaux atlas de maladies des yeux que possède actuellement la famille du docteur Guépin.

TABLE DES MATIÈRES



ANGERS, IMP. BURDIN ET Cie, 4, RUE GARNIER.

LANDOLT. **Clinique des maladies des yeux** (année 1878). In-8. 1 fr. 25

LAPERSONNE. **Étude clinique sur la maturation artificielle de la cataracte.** In-8. 1 fr. 50

PANAS, professeur de clinique ophthalmologique à la Faculté de médecine de Paris, etc., et le docteur A. REMY. **Anatomie pathologique de l'œil.** 1 vol. in-8 avec 26 planches, dont 6 en chromolithographie. 1879. 12 fr.

PANAS. **Leçons sur les maladies inflammatoires des membranes internes de l'œil,** comprenant l'iritis, les choroïtides et le glaucome, rédigées et publiées par L. KIRMISSON. 1 vol. in-8 avec 11 figures dans le texte. 1878. 5 fr.

PANAS. **Leçons sur les rétinites**, rédigées et publiées par Armand CHEVALLEREAU, interne des hôpitaux de Paris, etc. 1 vol. in-8 avec figures dans le texte et 2 planches en chromolithographie. 1878. 6 fr.

PANAS. **Leçons sur les affections de l'appareil lacrymal** comprenants la glande lacrymale et les voies d'excrétion des larmes, rédigées et publiées par le docteur G. CHAMOIN. 1 vol. in-8 avec figures dans le texte. 1877. 5 fr.

PANAS. **Leçons sur les kératites,** précédées d'une étude sur la circulation et la nutrition de l'œil, et de l'exposé des divers moyens de traitement employés contre les ophthalmies en général, rédigées et publiées par le docteur BUZOT. 1 vol. in-8 avec figures. 1876. 4 fr.

PANAS et LOREY. **Leçons sur le strabisme, les paralysies oculaires, le nystagmus, etc.** 1 vol. in-8 avec figures. 1873. 5 fr.

PANAS. **Conférences cliniques d'ophthalmologie**, sur l'aspect ophthalmoscopique de la macula, le numérotage métrique des verres, l'atrophie blanche de la papille, les troubles papillaires dans les affections cérébro-spinales, la rétinite pigmentaire, rédigées et publiées par Arnaud CHEVALLEREAU. In-3. 1877. 1 fr. 50

PANAS. **Des cicatrices vicieuses et des moyens d'y remédier.** In-8 de 134 pages et 1 planche. 1863. 2 fr. 50

PANAS, professeur à la Faculté de médecine, etc. **Nouvelles leçons sur la strabisme,** recueillies par le docteur D. LAPERSONNE. In-8. 1 fr. 50

SAPPEY. **Traité d'anatomie descriptive.** 2e édition. Tome II. **Myologie-angiologie.** 1 vol. in-8. 1869. 12 fr.

THOMAS (L.), chirurgien en chef de l'hôpital de Tours, etc. **Traité des opérations d'urgence,** précédé d'une introduction, et revu par le professeur Verneuil. 2e édition, revue et augmentée. 1 vol. in-18 avec 69 figures dans le texte. 1880. 7 fr. 50

THOMAS, professeur à l'École de médecine de Tours. **Éléments d'ostéologie descriptive et comparée de l'homme et des animaux domestiques,** à l'usage des étudiants des écoles de medecine humaine et des écoles de médecine vétérinaire. 1 volume in-8 accompagné d'un atlas de 12 planches, 1865. 12 fr.

WECKER et LANDOLT. **Traité complet d'ophthalmologie.** Anatomie microscopique, par les professeurs J. Arnold, A. Ivanoff, G. Schwalbe et W. Waldeyer. (Cet ouvrage remplace la troisième édition du traité de Wecker, prix Châteauvillard.) T. II et III. Chaque volume, 17 fr.

WECKER et JÆGER. **Traité des maladies du fond de l'œil.** 1 vol. grand in-8 accompagné d'un atlas de 29 planches en chromolithographie. 1870. 35 fr.

WECKER. **Clinique ophthalmalogique.** Relevé statistique des opérations pratiquées pendant l'année 1874. In-8. 1875. 1 fr. 50

WECKER. **Clinique ophthalmologique.** Relevé statistique des opérations pratiquées pendant l'année 1872. In-8. 1873. 1 fr. 50

WECKER. **Clinique ophthalmologique.** Relevé statistique des opérations pratiquées pendant l'année 1873. In-8. 1874. 1 fr. 50

WECKER. **Clinique ophthalmologique.** Relevé statistique des opérations pratiquées pendant l'année 1876. In-8 de 32 pages. 1877. 1 fr. 50

ZIEMBICKI. **Essai clinique sur les tumeurs solides de l'ovaire.** In-8 de 96 pages. 1875. 2 fr.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Du traitement du Strabisme, précédé de notions générales sur le Strabisme, avec le tableau du résultat de 26 opérations et photographie des opérés, par le Dr E. MOTAIS (d'Angers). Paris, J.-B. Baillière, 1881.

Hygiène de la vue chez les typographes, par le Dr E. MOTAIS (d'Angers). Paris, J.-B. Baillière, 1883.

Contribution à l'étude de l'anatomie comparée des muscles de l'œil et de la Capsule de Ténon, par le Dr E. MOTAIS (d'Angers. Extrait du Bulletin de l'Association Française pour l'avancement des sciences, 1882.)

Recherches sur l'état de réfraction des yeux, au lycée de X...., à l'École des Arts d'Angers, par le Dr E. MOTAIS (d'Angers). (Extrait du Bulletin de l'Association Française pour l'avancement des sciences, 1882.)

Nouvelles recherches sur l'anatomie et la physiologie comparée de l'appareil moteur de l'œil chez l'homme et dans la série des vertébrés, par le Dr E. MOTAIS (d'Angers). (Ouvrage en cours de publication dans les *Archives d'ophthalmologie.*)

Conférence sur l'éducation physique des enfants, par le Dr E. MOTAIS (d'Angers). Angers, Lachèse et Dolbeau, 1877.

ANGERS, IMP. BURDIN ET Cie, RUE GARNIER, 4.